

Une escale imprévue de "MORWAK"⁽¹⁾ au Rio de Oro

par Fred BRETONNIÈRE



Les arabes nous font asseoir près du puits d'où un noir tire des couffins d'eau saumâtre qu'il verse dans une grande bassine, genre baignoire ronde ; les chameaux viennent boire à tour de rôle mais ceci ne va pas sans quelques cris et coups de bâtons.

Nous leur expliquons, imprudemment, nous semble-t-il, que nous ne sommes que deux à avoir fait naufrage. Un des arabes fait quelques gestes, quelques mouvements de lèvres et monte sur la colline. Il regarde puis disparaît. Où est-il parti ? Cela nous inquiète.

Je renvoie Maino au campement en expliquant je ne sais quoi aux deux autres, mais ils ne veulent rien entendre et nous obligent à boire du lait de chamelle. Je ne sais quoi faire : la bassine est sale et je n'ai jamais bu de lait de ma vie ; enfin il faut bien s'exécuter. J'en bois une toute petite gorgée et passe l'auge à Maino, qui, elle en boit beaucoup, mais me redonne traitreusement le lait à boire. Les ara-

bes paraissent satisfaits et Maino peut partir.

13 heures. — J'attends encore une heure, puis m'excusant comme je peux, je leur explique que ma présence au bateau est nécessaire ; ils ont l'air de me comprendre et même de me croire. Nous déjeunons mais, ne sachant que penser des événements, nous ne sommes pas très fiers.

16 heures. — Voilà deux des trois arabes qui viennent vers nous, avec le petit garçon, beau comme tous les enfants du monde. Maino fait le thé, mais il sent le gas-oil. Nous le jetons pour boire du Nescafé. L'arabe, parti tout à l'heure, m'explique qu'il était fatigué et qu'il était allé dormir. Nous leur faisons visiter le bateau ; ils nous aident à vider l'eau. Nous faisons une chaîne de seaux pendant trois heures, puis sortons les voiles. Elles sont imbibées d'eau et très lourdes. Heureusement que nos nouveaux amis sont venus ; ils travaillent très vite et sans arrêt ; ils sont forts et portent

(1) Voir n° 85 des Cahiers du Yachting.

de lourdes charges avec facilité.

Est-ce parce que je ressens la fatigue ? En tous cas, je ne peux ni les suivre, ni en porter autant.

19 heures. — Croyant qu'ils allaient au fort, nous leur demandons de prévenir la police locale. Ils ont froid car ils sont très peu vêtus ; nous leur donnons des chandails, des chaussures et quelques vêtements divers. Ils sont très heureux, nous remercient. Ils nous expliquent qu'ils vont revenir pour nous apporter du lait, et j'ai beau leur dire de n'en rien faire, ils répètent : « Si, si ».

21 heures 30. — Les chiens aboient... je sors de la tente, ce sont eux ; ils portent la grande cuvette pleine de lait et il faut encore boire ; cela dure une bonne demi-heure, la cuvette est enfin vide mais que d'efforts ! La T.S.F. portative marche et nous écoutons de la musique arabe ; ils chantent et dansent pour eux ; ils sont heureux. C'est une aubaine : de la musique, du thé, des cigarettes..., car, ils n'ont presque pas bu de lait.

24 heures. — Enfin ils se lèvent car ils se sont aperçus que la « senora » était fatiguée ; ils sont vraiment très gentils, et les adieux se font la larme à l'œil, car demain, deux des trois continueront leur étape et le troisième ira à Villa-Cisneros prévenir les autorités. Nous lui remettons donc une lettre avec toutes les explications voulues.

Dimanche 12 octobre, 5 heures. — Nous nous réveillons le cœur barbouillé car le lait n'est pas passé, mais la plus malade c'est Maino.

10 heures. — Nous pensons avoir la visite des autorités vers la fin de la matinée. Rien ne vient et la journée se passe à attendre.

Lundi 13 octobre, 10 heures. — Le troisième arabe, le chef, revient seul et nous fait comprendre qu'il a eu des ennuis avec ses chameaux et qu'il va maintenant aller prévenir le poste. Le voilà parti..., il marche environ cent mètres, puis il court, il court... nous le suivons à la jumelle pendant près de deux heures et... il court toujours.

12 heures 30. — Un bateau de pêche nous a vus ; il approche le plus près possible, et nous fait des signes, mais nous ne comprenons pas. Cela dure un bon moment puis un second bateau arrive et ils mettent une embarcation à l'eau avec quatre hommes. Ils essaient de franchir la barre par la plage du Sud de Roca-Cabron, à deux milles environ. Mais les rouleaux sont trop forts, même à marée basse. Courageusement, ils se font balloter comme des bouchons.

Nous avons peur pour eux et nous souhaitons qu'ils comprennent que même s'ils parvenaient sur la plage, ils ne pourraient pas repartir. Leurs efforts pour nous joindre durent plus de deux heures, et nous sommes confus de faire

Devant le campement Morwak, quelques affaires sèchent au soleil, sous la surveillance de Maino et de ses amis arabes

risquer leur vie à ces hommes : c'est trop de courage ; nous les voyons, impuissants, lutter contre l'impossible !

16 heures 30. — Ils nous font des signes : « Impossible » ou quelque chose comme cela, et retournent à leurs bateaux. Par signes, ils nous avertissent de la venue d'un camion et d'une jeep... puis des soldats. Nous abandonnons nos marins qui retournent à bord, pour aller au devant des militaires espagnols : le commandant Bernodo de Solinis, de la Marine du Sahara, et un lieutenant du génie. Notre arabe est tout souriant, très fier de sa réussite : quatre heures pour couvrir vingt ou vingt cinq kilomètres de sable, il nous stupéfie !

Maintenant, tout se passe avec rapidité : les vingt soldats prennent les choses les plus précieuses, telles que les vêtements et les instruments de bord, tandis que le commandant se rend compte de la situation, il estime notre chance « invraisemblable » ; nous l'avons échappé belle, d'abord à cause des roches, et ensuite à cause des arabes qui auraient pu venir nous égorger ou bien nous faire prisonnier afin de voler le contenu du bateau. La manœuvre est rapide pour enlever ce qui reste à l'intérieur. Nous voudrions bien rester au camp, mais le commandant n'y tient pas, car les



arabes sont vraiment dangereux. D'ailleurs, un avion survolant les alentours nous prouve que c'est la pure vérité. La nuit est tombée maintenant et c'est notre ami arabe qui gardera le campement pour la nuit.

Nous montons dans la jeep ; nous comprenons un peu le commandant qui nous explique qu'il essaiera de faire tirer le bateau, et c'est avec cet espoir que nous rentrons au camp espagnol de Villa-Cisneros.

Nous y sommes accueillis le plus gentiment du monde : le capitaine-médecin Talent nous sert d'interprète. Le commandant de marine nous assure qu'il fera l'impossible pour renflouer *Morwak*. Nous dinons et allons enfin dormir..., il est minuit et demi.

Mardi 14 octobre, 7 heures. — Nous sommes à nouveau dans la jeep du commandant ; deux camions nous suivent, avec trente hommes. Après deux heures de route, nous retrouvons le bateau, la tente et



l'arabe : rien n'a bougé mais tout nous paraît plus triste. Le commandant fait vider complètement le bateau : les batteries, le moteur du groupe électrogène et même le mât ; avec une grue qu'il improvise, une chèvre. Une vingtaine d'hommes tirent à l'avant sur un palan de fortune, le commandant guide par l'arrière et quatre ou cinq hommes sont en dessous. Le mât sort très facilement, aussi bien qu'avec la meilleure grue du port du Havre, là où il a été mis au départ de France. C'est vraiment un tour de force extraordinaire de voir cela en plein Sahara. En quelques heures, *Morwak* est complètement nu. Les officiers supérieurs : un colonel et un lieutenant-colonel, assistent à cette opération. L'avion revient tourner au-dessus de nous, il survole les alentours. Mais tout est calme, rien ne se passe.

Mercredi 15 octobre. — Le commandant nous a trouvé un bateau assez fort pour nous remorquer, le *Gran Tarajal*.

28
Après avoir été enlevé avec l'aide d'une chèvre improvisée, le mât est porté par les légionnaires espagnols.

Comme il n'a vraiment pas le temps avant, il ira voir dimanche pour essayer de tirer *Morwak* de là. Nous convenons du prix : cent mille francs par jour ; il faudra trois jours pour renflouer *Morwak*.

Lundi 20 octobre. — Pendant ces quelques jours, nous avons fait connaissance avec Villa-Cisneros et ses habitants. Le colonel de la légion nous apporte gratuitement le concours de ses hommes, car il dit : « Quand on commence à faire quelque chose, il faut le faire complètement ».

Nous avons eu de nombreuses invitations et nos estomacs ont fini par s'habituer à la cuisine militaire espagnole, qui est très saine, spécialement les œufs et la bière.

Enfin à six heures, nous repartons vers *Morwak*. La piste de sable commence à se faire et les camions s'enfoncent moins que les premiers jours ; il faudra quand même deux heures et demie pour faire les quelque vingt kilomètres.

Le bateau est déjà à son poste, les hommes de la légion sont encore mis à contribution, mais ils travaillent de bon cœur malgré les nombreuses difficultés. Le bateau avait été préparé, prêt à prendre l'amarrage, mais il faut aussi débayer tout le sable autour du bateau, travail très difficile car la marée ne descend que très peu en dessous de la quil-

le. Pendant ce temps, le remorqueur a lancé une bouée vers la plage, nous l'amarrons à une ligne à thon prolongée par un câble de cent mètres, puis par une haussière d'une centaine de mètres, elle-même reliée à un câble d'acier relié, lui aussi, au...

La journée n'est pas trop longue et vers cinq heures, le câble d'acier est amené sur la plage. Tout le monde est heureux et nous le fixons à la chaîne qui entoure *Morwak*, mais ce n'est pas sans mal, la manœuvre a été très difficile : ligne de thon coupée, câble emmêlé autour d'une roche..., enfin maintenant, tout paraît en place pour le dernier épisode. Je mets ma ceinture de sauvetage et m'installe dans le cockpit afin d'accompagner *Morwak*. Les signaux sont échangés, le remorqueur tire une petite secousse... la chaîne casse ! Tout est à refaire. Nous sommes consternés. Le lieutenant de marine qui dirige les travaux reste à coucher sur la plage, tandis que je rentre à Villa-Cisneros mais je reviens avec un détachement qui partait à 21 heures trente et je m'endors sur la plage.

Jedi 26 octobre, 7 heures.
— Il fait à peine jour mais nous recommençons déjà à dégager *Morwak*. La marée a ramené tout le sable que nous avions enlevé hier. Vers neuf heures, le remorqueur arri-

ve et la manœuvre reprend.

12 heures. — Cette fois, le câble est directement amarré autour de *Morwak*, nous espérons qu'il sera plus solide que la chaîne.

13 heures 30. — Je remets ma ceinture de sauvetage ; je suis prêt à reprendre la mer.

Le bateau tire, une secousse. *Morwak* a bougé, il a pivoté de dix centimètres. Nous crions tous de joie, le remorqueur tire à nouveau et les soldats poussent très fort pour aider ; de secousse en secousse, *Morwak* met une heure pour faire face à la mer. Après quelques instants de repos, c'est la grande traction vers le large, le bateau tire..., le câble casse ou plutôt l'attache du milieu a cassé ; la moitié du câble est sur la plage, l'autre sur le bateau.

Nous n'avons vraiment pas de chance. Du remorqueur, on nous lance une nouvelle bouée pour récupérer le câble, nous attachons la ligne à thon, mais pour comble de malheur, (l'e

Les légionnaires espagnols vérifient les câbles et les préparent pour les passer autour de *Morwak*.



casse au bon milieu du parcours. Tout le monde s'en va ; du bateau, ils lancent leur dernière ligne à thon... cela va-t-il enfin réussir ? La petite vedette qui fait ces quatre cents mètres de va et vient entre le bateau et les rouleaux, n'a plus d'essence. Nous lui en envoyons dans un fut de 200 litres. Deux fois, notre fut de secours nous revient ; enfin, à la troisième tentative, il parvient à franchir les rouleaux.

14 heures. — Nous prenons un casse-croûte militaire bien gagné : sardines, singe, chocolat ; en Espagne, la troupe n'a pas de vin mais seulement de l'eau.

16 heures. — Le cable est réparé et je suis à nouveau en position de départ. Le remorqueur tire, la marée est haute, *Morwak* décolle et fait cinquante centimètres. Malgré ses quatre cent vingt chevaux, le bateau me remorque avec bien du mal, je le sens aux à-coup qu'il donne.

17 heures. — Le bateau est

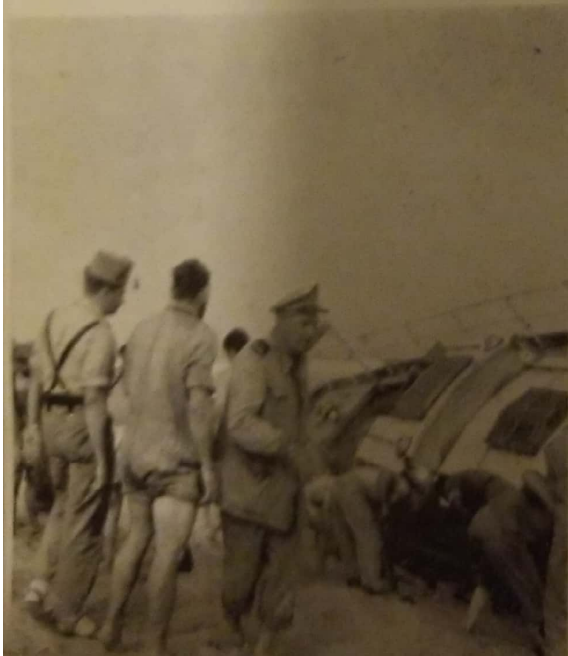
enfin entouré d'eau, nous avons fait dix mètres ; il se traîne doucement sur le ventre et les vagues, qui sont très fortes, nous inondent. Je dis nous parce qu'un marin est resté au dernier moment cramponné derrière moi ; il est heureux et gai d'être là.

18 heures. — Le bateau flotte mais il n'a pas encore franchi les rouleaux ; nous sommes en pleine cascade et, malgré ma veste de ciré, je suis trempé jusqu'aux os. Catastrophe ! Le cable vient de céder et nous dérivons sur les roches ; elles approchent vite et nous faisons des signaux désespérés. La petite vedette comprend et, au risque de se faire retourner, elle vient en marche arrière nous passer un bout... Il était grand temps !

20 heures. — Nous sommes toujours devant Roca-Cabron ; le bateau ne nous a pas encore repris et c'est la vedette qui nous tient en laisse. Nous récupérons enfin le cable cassé mais pendant la manœuvre, nous perdons une ancre, qu'importe ; trempé, grelottant, je m'assois dans le cockpit pendant que le bateau nous tire vers la baie de Villa-Cisneros.

24 heures. — Le bateau mouille à l'entrée de la baie. Je monte à bord remercier le patron et son équipage et leur explique mon accident. Le ca-

Le lieutenant de Marine Bernodo de Solinis surveilla et dirigea toutes les manœuvres. Pour faciliter le glissement de Morwak, les légionnaires espagnols dégagèrent le sable tout autour du bateau.





« Neptune » a repris sa place sur le pont.

pitaine me dit que c'est un miracle qu'il ait pu m'arracher à la plage car le mécanicien faisait donner le maximum à ses moteurs et rien ne venait. Heureusement que la dernière rupture de câble avait eu lieu après le dernier gros rouleau, car sans cela, il renonçait.

2 heures. — Une orange, deux bananes, un verre de bière et nous dormons jusqu'à six heures, pour faire une rentrée peut-être pas triomphale mais tout au moins heureuse. Le commandant, le lieutenant de marine, les marins et beaucoup d'officiers sont là pour nous accueillir. La joie de se revoir se lit sur tous les visages mais je ne suis pas plus fier pour cela.

Maintenant, nous remettons *Morwak* en état avec l'aide que peut nous fournir le camp militaire espagnol de Villa-Cisneros.

Dès que nous le pourrons, nous repartirons sur Dakar où nous vérifierons entièrement le bateau avant de traverser l'Atlantique.

Nous avons eu beaucoup de chance que *Morwak* soit un bateau très bien construit car il n'a que peu souffert de cette escale imprévue.

Nous devons beaucoup à nos amis espagnols car, sans leur aide, notre croisière se serait arrêtée sur les côtes du Rio de Oro. Cet échec aurait sans doute permis aux « nombreux donneurs de conseils » que nous avons eus, de croire qu'ils ont raison de ne pas vouloir s'évader de la vie parisienne et des bords de la Seine.

Nous savons très bien que nous ne sommes que des navigateurs novices. Nous avons commis la grave erreur de naviguer trop près de la côte. Mais nous sommes heureux de constater que cet incident aura seulement mis fin à notre orgueil de navigateurs novices.

P.S. — *Morwak* a quitté Villa-Cisneros à la fin de novembre et est arrivé à bon port, à Dakar, au début du mois de décembre.